

ANNE PHILIPPE

Promenade
à Xian

nrf

GALLIMARD

*Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation
réservés pour tous les pays.*

© Éditions Gallimard, 1980.

Il y a toujours ce que l'on voit et ce que l'on ne voit pas. Dans un pays lointain, immense, dont on ne parle pas la langue et où un parti unique exerce le pouvoir, la parcelle de réalité perçue risque d'être encore diminuée.

Pour cette raison, pendant ce dernier voyage au cours du printemps 1979, je me suis limitée aux impressions, aux sensations, à ce que j'ai vu, entendu, observé.

A. P.

Dimanche 22 avril.

Nous venons de nous poser à Islamabad. Il fait encore nuit. Nous avons quitté Londres en fin d'après-midi. Je n'ai emporté qu'un livre *La Faculté de l'inutile* et je l'ai lu une partie de la nuit. Dans le ciel pur, étoilé, la lune scintille comme une faucille de nacre. La nuit devient jour sans presque un instant de lividité, et ce qu'elle cachait devient visible : au bout de la piste notre Boeing 747, plus près de nous deux Fokkers, un peu en retrait quelques avions militaires trapus, camouflés en vert et beige; au-delà de la piste, à mi-chemin des montagnes, quelques bouquets d'arbres. Des colonies de corbeaux et d'hirondelles déchirent l'espace.

A vol d'oiseau, nous sommes proches de Gilgit, le point d'arrivée de ma caravane partie de Kashgar dans le Sinkiang. Les ânes et les mulets épuisés, blessés par les bâts remis chaque matin sur les plaies ouvertes, se traînaient; les coups, les petites piques pointues comme des aiguilles à tricoter enfoncées dans l'arrière-train près du sexe ne les faisaient plus se hâter. C'était

en 1948, au mois de juillet; il faisait une chaleur d'enfer.

Un soldat armé d'un vieux fusil passe et repasse devant la salle d'attente étouffante; il nous interdit de nous tenir dehors; dès qu'il s'éloigne quelques passagers dont je fais partie sortent en espérant qu'il ne repassera pas de sitôt ou sera distrait.

Près de moi, un chat noir sans une seule tache de couleur, sauf l'éclat vert des yeux, lèche le sol et parfois mâche avec application une nourriture invisible. Sa maigreur laisse apparaître toute l'épine dorsale. Dès que le soleil brille il s'assoit face à lui et le fixe en clignant des yeux. Les papillons de nuit éblouis se cognent aux fenêtres et s'écrasent par terre; après un bref temps de jeu, le chat les dévore. Peut-être sont-ils la raison de sa présence? Quand il a trop chaud il s'abrite sous un autobus; de là, pendant un moment, il suit la courroie rebondissante d'une valise qui passe sur un chariot, puis il se passionne pour les pieds de trois hommes qui parlent et piétinent sans s'en rendre compte. Il se ramasse, guette, détend une patte, gonfle la queue, fait le gros dos, la danse du crabe, autour de ces six objets placés là pour son amusement. Je le regarde dispenser sa grâce dans un monde qui l'ignore. Il va se frotter à un des trois pantalons et se fait chasser, il retourne sous l'autobus puis reprend son jeu, fasciné par le mouvement des pieds il se frotte à nouveau, se fait bousculer brutalement, alors il repart au soleil, s'assied, souverain, mais reste prudent et s'abrite chaque fois que passent un chariot ou un homme.

Un vieux couple parlant l'anglais a eu la précaution d'emporter des cannes dont la poignée en s'ouvrant

forme un siège. Ils sont souriants tous les deux, observent l'animation de l'aéroport; ils portent en sautoir une grande croix d'argent. Je les imagine écologistes, végétariens et protestants; d'autres passagers jouent aux cartes, ou dorment. Vers sept heures, trois Chinois descendent d'une voiture noire, ils sont habillés à l'européenne et portent de lourdes serviettes de cuir. On les introduit dans le salon réservé aux V.I.P.

Buttho a été pendu il y a quelques semaines, près d'ici, à Rawalpindi.

Le soir.

Nous avons décollé à huit heures. Nous avons aussitôt survolé l'Hindou Kouch qui prolonge l'Himalaya. A l'infini cimes de glaciers ou de roches effilées. Il y a trente et un ans j'ai franchi plusieurs de ces cols, lesquels? Après les montagnes le désert; une plage de sable sans fin au bord d'une mer bleue en suspension : le ciel. Nous n'avons pas survolé Urumchi, nous sommes passés plus au sud.

Un brouillard épais s'est levé quand nous arrivions aux environs de Pékin. L'avion est descendu lentement, régulièrement. Une fois de plus l'angoisse du sol invisible quand on quitte la transparence pour s'enfoncer dans le coton. Les nouvelles constructions de l'aéroport ont jailli si brusquement que j'ai cru les frôler; des ouvriers s'affairaient, allaient et venaient, transportaient par brouettes de la terre ou des briques, je n'entendais pas encore leurs voix mais je retrouvais les visages chinois que je n'avais pas vus depuis 1957.

Tout s'est passé très vite, le brouillard s'est dissipé, nous avons fait la connaissance de notre interprète qui nous accompagnera pendant toute la durée du voyage, je l'appellerai M^{me} Tchen. Nous avons échangé des francs contre des yuans (1 yuan pour 2,70 F), fait tamponner nos passeports et nous sommes montés dans le petit autocar Toyota. J'ai demandé à l'interprète si les bateleurs du Pont du Ciel existaient toujours. « Non », m'a-t-elle répondu.

L'émotion de me retrouver à Pékin, seule. Mon imagination et ma mémoire galopent. Ainsi vont la vie et la mort.

Lundi 23 avril.

Premier matin. En vrai touriste : le Palais d'Été. Il est dans la banlieue nord-ouest. Je ne l'aime pas tellement mais il y a la ville à traverser, son animation, sa foule, les bruits, les odeurs. Il faisait soleil et les arbres étaient en fleurs.

On se photographie toujours devant le dragon dont les griffes brillent comme de l'or tant elles sont caressées car elles portent bonheur. J'ai retrouvé les statues : le phénix, le cerf et la biche, les tortues, les grues, autant de symboles; et aussi les palais aux noms trompeurs : « Le palais de la bienveillance et de la longévité », « Le palais de la vertu et de l'harmonie », « Le palais des vagues de jade » où l'empereur fut séquestré jusqu'à sa mort, c'est-à-dire pendant dix ans, par sa mère l'Impératrice Ci

Xi qui aimait ces lieux et les fit reconstruire après que les armées anglaises et françaises les eurent mis à sac. Nous nous sommes arrêtés dans la salle de théâtre qui fait face au Palais de la vertu et de l'harmonie où se trouvent le large lit jaune et or, et près de lui la cage et l'oiseau, d'où la vieille impératrice aimait suivre les spectacles. Des écoliers écoutaient leur professeur tout en mangeant des œufs durs et une pomme.

De la colline de la Longévité, j'ai regardé le lac Kuning et le pont arqué aux arches blanches. Le bateau de marbre continue à servir de décor aux photographes.

Quand nous avons rejoint l'autocar, le chauffeur, radio ouverte, livre à la main, écoutait une leçon d'anglais : « Mister Green is English, he is a teacher. He is tall. The Greens are our friends », etc. Il répétait chaque phrase plusieurs fois, avec application.

Après-midi.

Bonheur de revoir le temple du Ciel. Marbre blanc, tuiles bleues. Le symbole de la terre carrée et du ciel rond tels qu'ils apparaissent au paysan dans son champ. La beauté parfaite, nue, du tertre circulaire. Son sol est pavé de dalles, l'une d'elles au centre est le point de départ d'un déroulement concentrique qui à chaque rang augmente de 9 jusqu'à 81 ; là se dresse la balustrade de marbre blanc. Chaque fois que je reviens ici j'éprouve ce même sentiment de perfection et d'harmonie. En quittant le tertre nous avons suivi la large allée qui conduit vers la salle où l'Empereur, lien entre le ciel et la terre, venait prier pour que les récoltes soient bonnes. Tout au long du

chemin, des haut-parleurs fixés à des hampes diffusaient un opéra italien.

Mardi 24 avril.

C'est en train que nous sommes allés à la Grande Muraille. Devant la gare, les Toyota, les grands autocars, les taxis et les voitures particulières faisaient la queue pour déposer les délégations et les touristes. Une foule de Chinois s'est écartée pour nous laisser le passage; nous sommes entrés dans une gare totalement vide et fleurie et nous nous sommes installés dans le train. Plus tard nous avons vu ces mêmes Chinois se précipiter vers les wagons qui leur étaient attribués et auxquels les nobles étrangers que nous sommes n'avaient pas accès. Ils étaient en classe dure, nous en classe molle dans des wagons qui ressemblent au T.E.E. : quatre fauteuils groupés autour d'une table en bois qui supporte une lampe à abat-jour, un vase de fleurs fraîches et des verres pour le thé.

Dès que l'on a quitté la plaine, j'ai reconnu la campagne austère et sauvage, les montagnes pelées. La radio diffusait *Le Beau Danube Bleu* et notre interprète lisait le livre d'Etiemble sur Confucius que l'un de nous lui avait prêté.

Je ne suis jamais allée à Pékin sans monter jusqu'à la Grande Muraille. C'est devenu une excursion banale mais on y respire toujours l'air des steppes et du désert. Dès que nous sommes descendus du train ce fut la cohue; nous sommes partis à pied sur toute la largeur de la chaussée,

sans cesse des autobus, des voitures particulières aux rideaux tirés, des camions chargés de militaires, d'autres d'étudiants ou d'ouvriers — comment savoir? — nous dépassaient en klaxonnant avec frénésie. Nous sommes arrivés dans les derniers, il y avait la queue devant les guichets et les échoppes où se vendent les souvenirs, photos, broderies, cartes postales.

Elle était là comme un reptile collé à la montagne, l'épousant dans chacun de ses replis et de ses aspérités, incrustée en elle, aussi fidèle que le lierre à l'arbre. Elle avait arrêté les Barbares, bons cavaliers, armés de flèches, insaisissables et rapides. Ce matin les barbares c'étaient nous. Nous grimptions allègrement sur ce qui fut érigé avec du sang et de la sueur et vit mourir assaillants et assaillis.

C'est l'empereur Qin Shihouangdi, deux cents ans avant Jésus-Christ, qui réunit les tronçons déjà construits par les seigneurs de petits États et en édifia d'autres afin de protéger des Barbares, par un rempart ininterrompu, la Chine unifiée. Elle fut sans doute construite par des déportés et des prisonniers. C'était déjà un progrès de condamner au travail plutôt que de mettre à mort. A l'heure même où je respirais avec allégresse les larges et invisibles lames de vent, combien d'hommes, prisonniers politiques, déportés chinois et soviétiques, construisaient des ponts, ouvraient des routes et des voies de chemin de fer qui seront montrés plus tard comme preuves du développement sous Mao, Staline ou Brejnev? Je ne confonds pas ces bagnes avec les camps de mort nazis. Evguénia Guinzbourg elle-même, qui savait de quoi elle parlait — elle avait été déportée pendant dix-

huit ans — faisait la différence. J'ai vu cette femme que j'admirais une seule fois, grâce à Lily Denis qui l'avait amenée chez moi. C'était à la fin de 1976, elle avait un cancer et devait en mourir l'année suivante. J'étais bouleversée de recevoir l'auteur du *Vertige*. Son fils Vassili Axionov et mon fils Olivier étaient là. Elle n'espérait plus la démocratisation du régime de son pays. « Chez nous, disait-elle en s'adressant à mon fils, la jeunesse contestataire est religieuse, c'est la seule contestation possible. Voilà où ont conduit soixante ans de matérialisme borné! » Elle avait toujours été communiste et l'était restée pendant sa déportation. En 1976 elle appartenait encore au Parti; ce n'était plus par conviction mais parce qu'il était impossible de le quitter : il fallait en être exclu, ce qui signifiait tant de brimades qu'elle avait décidé de se taire. Je me rappelle sa voix — elle s'exprimait en français — et son regard pendant qu'elle parlait. Plusieurs fois, elle avait répété : « Ils ont voulu tuer notre âme. »

La société de consommation, n'est-elle pas d'une tout autre façon — sans douleur et sans peur — une dévoreuse d'âmes? Elle favorise un autre matérialisme, je veux dire l'avidité de la richesse, le sens de la possession des choses, et développe ainsi le besoin d'avoir au lieu de celui d'être. Beaucoup de ceux auxquels elle est refusée en rêvent, je le sais, et plus ils en sont privés plus ils nous l'envient. Il n'y a pas si longtemps un ami soviétique venu enfin à Paris me disait : « J'ai mis des années à obtenir un visa de sortie valable un mois! » Et il ajoutait : « Vous ne vous rendez pas compte, avoir pour

ANNE PHILIPPE

Promenade à Xian

Anne Philipe est revenue en Chine. C'était la quatrième fois. Elle y avait vécu un an en 1946, avant la Révolution. En 1948, elle avait traversé en caravane le Sinkiang, jusqu'à l'Inde. En 1957, au moment des « Cent Fleurs », elle y était retournée avec Gérard Philipe. Elle l'a visitée de nouveau, au mois de mai 1979. Cette fois elle a découvert la Chine d'après la Révolution culturelle, d'après Mao, d'après Chou En-lai.

Attentive aux êtres, mais aussi aux paysages, aux œuvres d'art, attachée au présent et sensible au passé, elle a préféré le journal quotidien à toute autre forme de récit. Elle transmet ainsi de la façon la plus immédiate ce qu'elle a vu et entendu. Souvent, elle s'en rendait compte, ses interlocuteurs lui récitaient une leçon. Mais parfois ils parlaient à cœur ouvert. Et, sans cesse, la voyageuse française passait de l'admiration à l'inquiétude.

Parmi les mille petits faits qu'Anne Philipe a rapportés et livre à notre imagination : des gens qui font la queue pour acheter *Monte Cristo*, d'Alexandre Dumas; les chauffeurs de taxi, qui, entre deux courses, suivent les leçons d'anglais à la radio; les fouilles et la *forêt des stèles*, à Xian; les mauvais garçons de Shanghai qui vendent des montres suisses à la sauvette; le silence des campagnes où il n'y a plus d'oiseaux; et pas davantage de chats ou de chiens, sauf celui du prince Sihanouk.

Enfin, c'est un témoignage infiniment précieux et terrible que ce que racontent à Anne Philipe des amis d'autrefois, des acteurs et écrivains rescapés de la Révolution culturelle.

Modeste mais précise, bienveillante mais lucide, Anne Philipe, en fin de compte, nous apprend beaucoup.

nrf

